



Louise Ozina Desroches Soigner et perdre la vie pendant la guerre des Boers

En juin 1893, les Augustines de l'Hôpital général de Québec reçoivent de Mgr Charles Constant Jolivet, missionnaire oblat et vicaire apostolique du Natal, en Afrique, une demande de religieuses hospitalières pour l'Hôtel-Dieu qu'il fonde à Durban. Les Augustines de France qui le secondent dans ce projet souhaitent à leur côté une consœur qui parle anglais. Avec empressement, une hospitalière de l'Hôpital général, âgée de vingt-cinq ans, Louise Ozina Desroches dite Saint-Antoine-de-Padoue, se porte volontaire. Sitôt arrivée à Durban avec une de ses compagnes, sœur Marie Marguerite, elle est nommée supérieure du monastère-hôpital où tout reste à faire. Six ans plus tard, elle sera plongée au cœur de la guerre des Boers. Dévouée au chevet des blessés jusqu'à l'épuisement, elle décède le 25 février 1900. Lors de ses funérailles, les soldats lui réserveront les plus grands honneurs.

Louise Ozina Desroches, fille de Théophile Desroches et Louise Robitaille, de Pointe-aux-Trembles (aujourd'hui Neuville) est née le 18 septembre 1868. Elle fait sa profession chez les Augustines de l'Hôpital général de Québec, le 7 août 1889. Elle décède à Estcourt, Natal, Afrique, le 25 février 1900.

Elle est ici en compagnie de trois postulantes, en Afrique.

Source : Natal, Le Monastère des Augustines, HG-A-26.12.70.2.60





Quatre augustines et trois postulantes en compagnie du père Gourlay, oblat, à Durban.

Au moment où elle rédige la lettre reproduite plus bas, sœur Desroches (no 4) soigne depuis quelques mois les combattants blessés à l'Hôtel-Dieu d'Estcourt occupé par les militaires. Cette ville, située à 160 km de Durban, est le lieu de rassemblement des troupes anglaises.

Source : Durban, Le Monastère des Augustines, HG-A-26.12.70.2.58

La seconde guerre des Boers opposa les Britanniques aux descendants des colons d'origine néerlandaise, allemande et française (connus aujourd'hui sous le nom d'Afrikaners) établis à partir du 17^e siècle en Afrique du Sud. Ce conflit dura d'octobre 1899 à mai 1902.

Photo: Détachement de Boers à Spion Kop, 1900

Source : Domaine public, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=439540>



LETTRE À SŒUR MARIE VITALENE JOBIN DITE SAINT-JEAN-DE-LA-CROIX,
SUPÉRIEURE DU MONASTÈRE DE L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE QUÉBEC

HG-A-14.132

J.M.J.A

Notre-Dame de Grâce, Estcourt, 5 janvier 1900

Ma toujours si chère Mère,

Aujourd'hui, ce n'est pas une lettre comme ce petit brouillon que je voudrais vous adresser, mais un long journal ; j'ai tant à vous dire. Je vous le promets certainement pour la semaine prochaine.

Je veux du moins vous donner signe de vie et vous assurer que nous sommes maintenant sans crainte au sujet des Boërs. Ils sont pourtant tout près d'ici et nous entendons parfaitement les canonnades et les fusillades quand il y a bataille. Il y aura un grand combat ces jours-ci, les Anglais veulent délivrer Ladysmith qui est assiégée depuis le 3 novembre. Il paraît que les provisions sont presque terminées, déjà on a diminué de moitié la ration des animaux.

Pas de nouvelles de nos pauvres mères. Nous savons seulement qu'elles ont été forcées de quitter leur couvent et qu'elles demeurent dans l'ancien camp à quatre milles de leur demeure. Nous avons appris par les journaux que les malheureux Boërs ont bombardé le couvent. Un obus est tombé dans le réfectoire, un autre dans l'église. Ils ont fait des dommages considérables, le gouvernement s'est engagé à payer toutes les pertes qu'elles ont eues. Qu'il me tarde de recevoir de leurs nouvelles.

Nous sommes mieux protégées sous ce rapport, mais tous nos appartements, sauf l'infirmerie, ont été transformés en hôpital. Nos grandes salles de classe ainsi que notre chœur et la Communauté ne suffisant pas, on a dressé quinze grandes tentes sur l'esplanade en face de la maison de sorte que nous pouvons recevoir 150 malades, nous avons eu ce nombre depuis le 15 décembre. Vous pouvez juger de notre travail du jour et de la nuit, c'est vous dire que Monseigneur nous a donné la dispense de nos observances.

Nous sommes entourées de soldats, nous nous croirions à la caserne. Au haut et au bas des collines, on ne voit autre chose que des camps. Il y avait 12 000 hommes ces jours derniers et 10 000 sont arrivés hier. Il en arrive tous les jours. Le principal général ne veut pas tenter un autre combat avant d'avoir 50 000 hommes sous les armes. Dès que les blessés sont mieux, ils partent pour Maritzburg et, de là, retournent à la guerre. Trente d'entre eux nous ont quittées avant-hier et ceux qui restaient des moins bien portants sont partis hier et aujourd'hui ; ils ont été forcés de quitter pour laisser la place à d'autres. Vous ne sauriez croire combien c'est triste de voir arriver ces pauvres malheureux après un pénible combat. Ils sont tous couverts de poussière et de sang. Notre premier devoir envers eux, avant même qu'on les retire de dessus leur brancard, est de leur donner une tasse de bouillon, ou *beef tea*, puis les infirmiers les mettent dans des lits propres que nous avons tenus prêts. Ensuite, on procède à la toilette

quand ils n'ont pas besoin d'être opérés sur le champ. Nous avons toujours quatre docteurs demeurant chez nous, outre les autres docteurs des différents régiments. Les officiers et les soldats sont tous très polis et remplis d'égards pour chacune de nous.

Toutes mes sœurs ont été malades les unes après les autres. Grâce à Dieu qui m'a soutenue et assurément à vos bonnes prières, je puis secouer la fatigue, je dirais même que je me porte très bien. Plus de douleurs nulle part. N'est-ce pas un peu merveilleux ? Je vous envoie quelques photographies de Johannesburg, c'est une des villes les plus importantes du Transvaal qui appartient aux Boërs et que les Anglais veulent avoir. Ce n'est pas sans raison car ces derniers sont malheureux sous la domination des Dutch.

Je vous envoie pareillement un extrait du journal qui parle d'Estcourt. Je vous ferai parvenir tout ce que je saurai devoir vous intéresser. Nous attendons des blessés ces jours-ci. Tout le monde considère comme un fait extraordinaire qu'Estcourt n'ait pas été bombardé. Nous aurions dû l'être, car les Boërs avaient dressé leur batterie sur le haut de toutes les collines. Nous les voyions très bien. Toutes les femmes et les enfants étaient partis. Nous devions être bombardés à 9hres du matin. La veille au soir, un orage terrible éclate et la foudre tombe au milieu du camp ennemi et en tue plusieurs. Les Dutch épouvantés prennent la fuite, et nous voilà en paix. À la semaine prochaine, tous les détails. Pour n'être pas en retard, je vais commencer dès ce soir.

Merci de votre si maternelle lettre, le temps m'a paru long. Mon affection la plus sincère à toutes mes chères Mères et Sœurs. Pour vous, bien aimée Mère, tout ce que mon cœur a de meilleur.

Votre aimante enfant

St Antoine de Padoue

Hommage

La lettre de sœur Desroches n'arrivera à destination qu'après l'annonce de son décès. Dans les mois qui suivent, la supérieure du monastère de l'Hôpital général de Québec, sœur Saint-Jean-de-la-Croix, rédige une lettre circulaire envoyée dans les monastères pour rendre hommage à la jeune religieuse inhumée en terre africaine. En voici un extrait.

REQUIESCAT IN PACE

HG-A-14.1.132

La défunte n'était âgée que de 31 ans et 3 mois. Elle ne fut que quelques jours malades d'une péritonite tuberculaire, provoquée par un excès de travail. La Sainte femme se dévouait jour et nuit au service des soldats blessés sur le champ de bataille, elle se multipliait de telle façon que sa santé l'abandonna tout d'un coup. Elle était très populaire non seulement parmi ses sœurs en religion, mais aussi auprès des officiers de l'état-major de l'armée anglaise qui ne tarissaient pas en éloges de sa conduite envers les blessés dont on encombrait le monastère. Aussi, il fallait voir le chagrin et la consternation sur toutes les figures lorsque le glas funèbre du couvent annonça la mort de sœur Saint-Antoine-de-Padoue.

Les funérailles furent très imposantes : plus de 200 militaires accompagnés d'une fanfare sous le commandement du major Doorman y assistèrent et présentèrent les armes à la dépouille mortelle de la jeune martyre. La chapelle était trop petite pour contenir la foule ; et le service eut lieu sous la véranda du couvent, en plein air. Le cercueil fut porté par un corps d'ambulanciers. L'office fut présidé par Monseigneur Jolivet assisté du révérend père Follis. Le Requiem fut chanté par les soldats du régiment.

L'Hôtel-Dieu Sacré-Cœur de Durban, fondé en 1892. L'année suivante, sœur Desroches en devient la supérieure.

Source : Durban, Le Monastère des Augustines, HG-A-26.12.70.2.19



Préparé par
Denis Robitaille
Chargé de projet en patrimoine

Monastère de l'Hôpital général de Québec
drobitaille19@outlook.com

Collaboration :
Audrey Julien, archiviste

Site Internet
www.monastere-hgq.ca

Portail des archives
<https://archives.monastere.ca/>

28 novembre 2022